

LE JOUR, 1950
13 AOÛT 1950

PROPOS DOMINICAUX

Vers la fin du dix-septième siècle encore, l'Europe se défendait contre les Turcs, et Sobieski délivrait Vienne assiégés. Aujourd'hui ce sont les Turcs, réduits à si peu en Europe qui s'inquiètent du salut de l'Europe.

Le délégué d'Ankara à Strasbourg, s'adressant il y a trois jours au Conseil de l'Europe, tenait en faveur de "l'idée européenne" un langage pressant et pathétique. **“La notion de souveraineté nationale, disait-il, ne pourra pas subsister devant cet édifice gigantesque que nous édifions et qui est l'Europe”**. Comment ne pas s'émouvoir devant un tel discours venant d'un descendant des loyaux sujets de Bajazet et de Soliman?

La leçon que nous vient de Turcs, il faut que les Arabes la comprennent. Dès que les vues s'élargissent et que le salut d'une grande civilisation est en jeu, les questions ethniques tombent au second plan et les chauvinismes ne s'expliquent plus.

La Turquie, avec Atatürk, avait pris à l'Europe son alphabet et beaucoup de ses coutumes et de ses lois. La génération qui suit Atatürk se sent assez européenne pour se mettre au premier rang parmi les défenseurs de l'Europe. Elle se découvre la vocation naturelle des enfants de la Méditerranée et des grandes civilisations méditerranéennes.

Or, plusieurs pays arabes, riverains de la Méditerranée, sont plus près de l'occident que la Turquie, et plus sensibles qu'elle aux choses de l'Occident. Si nous remontons à l'histoire ancienne, du temps de la naissance des alphabets, nous trouvons en Méditerranée orientale toute la vie intellectuelle et sociale d'où est sortie l'Europe. De cette ascendance et de ce fait, le Proche-Orient ne se souvient pas autant qu'il devrait se souvenir.

Il est juste, au Liban, de se montrer plus touché qu'ailleurs de la démarche des Turcs. A la façon de l'Égypte d'Ismaïl, nous et nos voisins “nous faisons partie de l'Europe.” Et le monde arabe ajoutera à ses titres de noblesse, en apportant son adhésion et son concours à la renaissance du continent illustre, cette vieille Europe, dont le nom même, familier à Sidon et à Tyr, est celui de la fille d'Agenor, roi de Phénicie, née de la légende pour entrer dans l'histoire.

Ce sont aujourd'hui les Turcs qui montrent aux Arabes le chemin. Souhaitons qu'Istanbul désormais puisse se nommer en même temps Constantinople et Byzance ; et que retrouve ses droits la fraternité de l'esprit qui est, pour nous tous, la condition de la civilisation et de la paix.